Le Siècle

ALAIN BADIOU

Le Siècle

ÉDITIONS DU SEUIL
*27 rue Jacob, Paris VI^e^*

L'ORDRE PHILOSOPHIQUE
COLLECTION DIRIGÉE PAR ALAIN BADIOU
ET BARBARA CASSIN

ISBN 978-2-02-106833-7

© Éditions du Seuil, janvier 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Dédicace

L'idée même de ces textes n'a pu me venir que de ce que Natacha Michel, à contre-courant des anathèmes jetés sur les révolutions et les militants, faisant fi de l'annulation de tout cela par les « démocrates » d'aujourd'hui, a un jour prononcé la sentence : « Le xx^{e} siècle a eu lieu. »

La matrice de ces treize leçons provient d'un séminaire donné au Collège international de philosophie, pendant les années universitaires 1998-1999, 1999-2000 et 2000-2001.

Je remercie donc le Collège, et singulièrement son président de ces années, Jean-Claude Milner, de m'avoir donné abri pour l'exposé public de ces considérations.

Je remercie les auditeurs du séminaire, dont l'appui collectif a seul donné sens à l'entreprise.

Je remercie Isabelle Vodoz, dont les excellentes notes prises au vol des improvisations, et leur dactylographie, ont servi de matière première pour ce petit livre.

21 octobre 1998

1. Questions de méthode

QU'EST-CE qu'un siècle ? Je pense à la préface que Jean Genet écrit pour sa pièce *Les Nègres*[*1]. Il y pose ironiquement la question : Qu'est-ce qu'un nègre ? Et il ajoute : « Et d'abord, de quelle couleur c'est ? » J'ai de même envie de demander : un siècle, cela fait combien d'années ? Cent ans ? C'est cette fois la question de Bossuet[2] qui s'impose : « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille

---

* Les références des ouvrages cités sont données en bibliographie.

1. *Les Nègres*, comme presque tous les textes de Genet postérieurs à ses romans initiaux (donc les textes postérieurs à l'énorme *Saint Genet, comédien et martyr* de Sartre), est un document capital sur le siècle, pour autant qu'il s'agit de phraser le rapport des Occidentaux blancs à ce qu'on pourrait appeler leur inconscient historique noir. Tout de même que *Les Paravents* tentent de faire théâtre, non des anecdotes de la terrifiante guerre coloniale en Algérie, mais de ce qui s'y déplie quant aux sujets, unique tentative de ce genre, si l'on excepte, bien entendu, le splendide et solitaire *Tombeau pour cinq cent mille soldats* de Guyotat, qui fait de la guerre une sorte de poème matérialiste, semblable au poème de Lucrèce.

La tentative littéraire de Genet trouve son aboutissement dans ce qui, à mes yeux, est son chef-d'œuvre, *Un captif amoureux*, une prose, cette fois, et non plus une pièce de théâtre, qui porte à l'éternité un moment crucial de la guerre des Palestiniens contre Israël, et aussi, avec les Panthères noires, un moment de la perpétuelle et secrète guerre civile qu'on appelle les États-Unis.

2. Je ne crois pas qu'on lise encore beaucoup Bossuet, et notamment le *Sermon sur la mort*, que je cite ici. C'est pourtant – il faut rendre cette

ans, puisqu'un seul instant les efface ? » Demandera-t-on alors quel est l'instant d'exception qui efface le XX^e^ siècle ? La chute du mur de Berlin ? Le séquençage du génome ? Le lancement de l'euro ?

À supposer même que nous parvenions à construire le siècle, à le constituer comme objet pour la pensée, s'agira-t-il d'un objet philosophique, exposé à ce vouloir singulier qu'est le vouloir spéculatif ? Le siècle n'est-il pas d'abord une unité historique ?

Laissons-nous tenter par cette maîtresse du moment, l'Histoire. L'Histoire, qu'on suppose être le massif support de toute politique. Je pourrais raisonnablement dire, par exemple : le siècle commence avec la guerre de 14-18, guerre qui inclut la révolution d'Octobre 17, et il s'achève avec l'écroulement de l'URSS et la fin de la guerre froide. C'est le petit siècle (soixante-quinze ans), fortement unifié. Le siècle soviétique, en somme. Nous le construisons à l'aide de paramètres historiques et politiques tout à fait reconnaissables, tout à fait classiques : la guerre et la révolution. Guerre et révolution sont ici spécifiées à « mondial ». Le siècle s'articule autour de deux guerres mondiales d'un côté, de l'autre autour de l'origine, du déploiement et de l'écroulement de l'entreprise dite « communiste » comme entreprise planétaire.

D'autres, il est vrai, également obsédés par l'Histoire, ou par ce qu'ils nomment « la mémoire », comptent le

---

justice à Philippe Sollers qui en soutient de longue date, et avec obstination, le propos – une des plus fortes langues de notre histoire. Pour qui en outre s'intéresse, comme nous supposons que le fait le lecteur du présent opuscule, au bilan des siècles, il est important de lire, en Bossuet, le défenseur le plus conséquent d'une vision providentialiste, et donc rationnelle, quoique excédant les ressources de notre intellect, de l'histoire humaine.

siècle tout autrement. Et je peux les suivre sans difficulté. Le siècle est cette fois le lieu d'événements si apocalyptiques, si effroyables, que la seule catégorie qui soit appropriée à en prononcer l'unité est celle de crime. Crimes du communisme stalinien et crimes nazis. Au cœur du siècle, il y a alors, Crime donnant la mesure des crimes, l'extermination des juifs d'Europe. Le siècle est un siècle maudit. Pour le penser, les paramètres majeurs sont les camps d'extermination, les chambres à gaz, les massacres, la torture, le crime d'État organisé. Le nombre intervient comme qualification intrinsèque, parce que la catégorie de crime, dès que liée à l'État, désigne le massacre de masse. Le bilan du siècle pose immédiatement la question du dénombrement des morts[1]. Pourquoi cette volonté de dénombrement ? C'est que le jugement éthique ne trouve ici son réel que dans l'excès écrasant du crime, dans le compte par millions des victimes. Le dénombrement est le point où la dimension industrielle de la mort croise la nécessité du jugement. Le dénombrement est le réel qu'on suppose à

1. Que le dénombrement des morts vaille bilan du siècle, c'est ce que soutiennent depuis plus de vingt ans les « nouveaux philosophes », qui ont entrepris d'asservir toute pensée des politiques à la sommation « morale » la plus régressive. On doit considérer la parution récente du *Livre noir du communisme* comme une appropriation historienne tout à fait malencontreuse de cette régression. Rien de ce qui, sous le mot fourre-tout de « communisme », est ici abordé quant à des politiques immensément différentes dans leurs inspirations et leurs étapes, et qui s'étendent sur soixante-dix ans d'histoire, n'est le moins du monde intelligible dans ce bilan comptable. Les énormes massacres et pertes inutiles en vies humaines qui ont, de fait, accompagné certaines de ces politiques, restent, si l'on suit les méthodes de ce livre qui prétend leur être consacré, absolument soustraits à toute pensée. Or, ce qui n'est pas pensé insiste. Contrairement à ce qui se dit souvent, l'interdiction d'une répétition vient de la pensée, et non de la mémoire.

l'impératif moral. Le conjointement de ce réel et du crime d'État porte un nom : ce siècle est le siècle totalitaire.

Notons qu'il est plus petit encore que le siècle « communiste ». Il commence en 1917 avec Lénine (certains, mais il serait alors trop long, le feraient volontiers commencer en 1793 avec Robespierre[1]), atteint son zénith en 1937 côté Staline, en 1942-45 côté Hitler, et s'achève pour l'essentiel en 1976, avec la mort de Mao Zedong. Il dure donc une soixantaine d'années. Si du moins on ignore quelques survivants exotiques, comme Fidel Castro, ou quelques résurgences diaboliques et excentrées, comme l'islamisme « fanatique ».

Il reste cependant possible, pour qui enjambe froidement ce petit siècle en sa fureur mortifère, ou pour qui le change en mémoire, ou en commémoration contrite, de penser historiquement notre époque à partir de son résultat. Finalement, le XX^e siècle serait celui du triomphe du capitalisme et du marché mondial. La corrélation bienheureuse du Marché sans restriction et de la Démocratie sans rivages aurait à la fin, enterrant les pathologies du vouloir déchaîné, instauré le sens du siècle comme pacification, ou sagesse de la médiocrité. Le siècle dirait la victoire de l'économie, à tous les sens du terme : le Capital, comme

1. Dans la foulée du discours sur l'identité « totalitaire » des politiques d'émancipation, ou des politiques non libérales, certains ont cru bien faire d'en chercher les racines du côté de la Révolution française, et notamment de son épisode central jacobin. On a ainsi pu lire, à partir de l'extrême fin des années 70, quelques niaiseries sur un Robespierre-Staline, voire, en contre-épreuve, sur le génie libérateur des Vendéens face au « génocide » provincial que les républicains avaient en vue. C'est en ce sens que le XX^e siècle, si son essence est l'abomination totalitaire, commence, pour quelques extrémistes de la Restauration, dès le Comité de salut public.

économie des passions déraisonnables de la pensée. C'est le siècle libéral. Ce siècle où le parlementarisme et son support ouvrent la voie royale des idées minuscules est le plus court de tous. Commençant au mieux après les années 70 (dernières années d'exaltation révolutionnaire), il dure trente ans. Siècle heureux, dit-on. Siècle croupion.

Comment méditer philosophiquement tout cela ? Que prononcer, selon le concept, sur l'entrecroisement du siècle totalitaire, du siècle soviétique et du siècle libéral ? Choisir un type d'unité objective ou historique (l'épopée communiste, ou le mal radical, ou la démocratie triomphante…) ne peut nous servir immédiatement. Car la question, pour nous philosophes, n'est pas ce qui s'est passé dans le siècle, mais ce qui s'y est pensé. Qu'est-ce qui est pensé par les hommes de ce siècle qui ne soit pas le simple développement d'une pensée antérieure ? Quelles sont les pensées non transmises ? Qu'est-ce qui s'est pensé d'antérieurement impensé, voire d'impensable ?

La méthode sera la suivante : prélever dans la production du siècle quelques documents, quelques traces qui indiquent comment le siècle s'est pensé lui-même. Et plus précisément, comment le siècle a pensé sa pensée, comment il a identifié la singularité pensante de son rapport à l'historicité de sa pensée.

Pour éclaircir ce point de méthode, permettez-moi de poser la question aujourd'hui provocante, et même interdite, que voici : Quelle était la pensée des nazis ? Que pensaient les nazis ? Il y a une façon de reconduire toujours massivement à ce qu'ont fait les nazis (ils ont entrepris d'exterminer les juifs d'Europe dans des chambres à gaz) qui interdit absolument tout accès à ce que, faisant cela, ils

pensaient, ou s'imaginaient qu'ils pensaient. Or, ne pas penser ce que pensaient les nazis interdit tout aussi bien de penser ce qu'ils faisaient, et, par voie de conséquence, interdit toute politique réelle d'interdiction du retour de ce faire. Tant que la pensée nazie n'est pas pensée, elle demeure parmi nous, impensée, donc indestructible.

Quand on dit, légèrement, que ce qu'ont fait les nazis (l'extermination) est de l'ordre de l'impensable, ou de l'intraitable, on oublie un point capital, qui est que les nazis l'ont pensé et traité, avec le plus grand soin, la plus grande détermination.

Dire que le nazisme n'est pas une pensée, ou plus généralement que la barbarie ne pense pas, revient en fait à une procédure sournoise d'innocentement. C'est une des formes de la « pensée unique » actuelle, qui est en réalité la promotion d'une *politique* unique. La politique est une pensée, la barbarie n'est pas une pensée, donc aucune politique n'est barbare. Ce syllogisme ne vise qu'à dissimuler la barbarie, pourtant évidente, du capitalo-parlementarisme qui nous détermine aujourd'hui. Pour sortir de cette dissimulation, il faut soutenir, dans et par le témoignage du siècle, que le nazisme lui-même est une politique, est une pensée.

On me dira alors : vous ne voulez pas voir qu'avant tout, le nazisme, et le stalinisme par-dessus le marché, sont des figures du Mal. Je soutiens qu'au contraire, les identifiant comme pensées, ou comme politiques, c'est moi qui me donne à la fin les moyens de les juger, et vous qui, hypostasiant le jugement, finissez par en protéger la répétition.

En fait, l'équation morale qui identifie au Mal l'« impensable » nazi (ou stalinien) est une théologie faible. Car nous héritons d'une longue histoire, celle de

l'identification théologique du Mal au non-être. Si en effet le Mal est, s'il y a une positivité ontologique du Mal, il s'ensuit que Dieu en est le créateur, et donc le responsable. Pour innocenter Dieu, il faut dénier tout être au Mal. Ceux qui affirment que le nazisme n'est pas une pensée, ou qu'il n'est pas (contrairement à leur « démocratie ») une politique, ne veulent qu'innocenter la pensée, ou la politique. C'est-à-dire camoufler l'apparentement secret et profond entre le réel politique du nazisme et ce qu'ils prétendent être l'innocence démocratique.

Une des vérités du siècle est que les démocraties alliées en guerre contre Hitler ne se souciaient à peu près pas de l'extermination. Stratégiquement, elles étaient en guerre contre l'expansionnisme allemand, nullement contre le régime nazi. Tactiquement (rythme des offensives, lieux des bombardements, opérations de commando, etc.), aucune de leurs décisions n'avait pour but d'empêcher, ou même de limiter, l'extermination. Et ce, alors qu'elles étaient, très tôt, parfaitement au courant[1]. Et de même

1. Pour ce qui est des informations transmises aux Alliés sur le processus d'extermination et les chambres à gaz, on peut en particulier se référer au livre capital de Rudolf Vrba et Alan Bestic *Je me suis évadé d'Auschwitz*, traduit de l'anglais par Jenny Plocki et Lily Slyper (Ramsay, 1988).

On complétera cette lecture par l'article de Cécile Winter « Ce qui a fait que le mot *juif* est devenu imprononçable ». Cet article, entre autres choses, commente la façon dont le montage du film *Shoah*, de Claude Lanzmann, fait coupure dans le témoignage de Rudolf Vrba.

Le livre fondamental sur les étapes de l'entreprise génocidaire reste celui de Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe* (Fayard, 1988).

Pour une vue d'ensemble des problèmes que pose à la pensée le bilan de la politique nazie, et aussi le révisionnisme bâti sur la négation de l'existence des chambres à gaz, on se référera au volume collectif dirigé par Natacha Michel : *Paroles à la bouche du présent. Le négationnisme : histoire ou politique ?* (Marseille, Al Dante, 1997).

aujourd'hui, nos démocraties, tout à fait humanitaires quand il s'agit de bombarder la Serbie ou l'Irak, ne se soucient pratiquement pas de l'extermination de millions d'Africains par une maladie, le sida, qu'on sait contrôler, et qu'on contrôle en Europe ou aux États-Unis, mais contre laquelle, pour des raisons d'économie et de propriété, des raisons de droit commercial et de priorité des financements, des raisons impériales, des raisons tout à fait pensables et pensées, on ne donnera pas les médicaments aux mourants africains. Seulement aux Blancs démocrates. Dans les deux cas, le vrai problème du siècle est le couplage entre les « démocraties » et ce qu'après coup elles désignent comme leur Autre, la barbarie dont elles sont innocentes. Et ce qu'il faut défaire est cette procédure discursive d'innocentement. Ce n'est qu'ainsi que, sur ce point, on peut construire quelques vérités.

La logique de ces vérités suppose qu'on détermine leur sujet, soit l'opération effective qui est à l'œuvre dans le déni de tel ou tel fragment du réel. Et c'est ce qu'à propos du siècle nous allons tenter de faire.

Mon idée est que nous nous tenions au plus près des subjectivités du siècle. Non pas de la subjectivité quelconque, mais de celle qui se rapporte précisément au siècle lui-même. Le but est d'essayer de voir si le syntagme « XX^{e} siècle », au-delà de la simple numération empirique, possède une pertinence pour la pensée. Nous utilisons une méthode en intériorité maximale. Il s'agit non pas de juger le siècle comme une donnée objective, mais de se demander comment il a été subjectivé, de saisir le siècle à partir de sa convocation immanente, comme catégorie du siècle lui-même. Les documents privilégiés seront, pour nous, les textes (ou tableaux, ou séquences…) qui en appellent au

sens du siècle pour les acteurs du siècle lui-même. Ou qui font du mot « siècle », alors que ce siècle est en cours, voire à peine ouvert, un de leurs maîtres mots.

Ce faisant, nous parviendrons peut-être à remplacer les jugements par la résolution de quelques problèmes. L'inflation morale contemporaine fait que le siècle est de toutes parts jugé, et condamné. Je n'ai pas l'intention de le réhabiliter, seulement de le penser, et donc d'en disposer l'être-pensable. Ce qui doit susciter l'intérêt n'est pas tout d'abord la « valeur » du siècle au regard d'un Tribunal des droits de l'homme aussi médiocre intellectuellement que le TPI mis en place par les Américains l'est juridiquement et politiquement. Tentons plutôt d'isoler et de traiter quelques énigmes.

Pour terminer cette leçon, j'en indique une, de très grande portée.

Le XX^e^ siècle débute par un envoi exceptionnel. Considérons comme son prologue les deux grandes décennies entre 1890 et 1914. Dans tous les ordres de la pensée, ces années représentent une période d'invention exceptionnelle, une période de créativité polymorphe qu'on ne peut comparer qu'à la Renaissance florentine ou au siècle de Périclès. C'est un temps prodigieux de suscitation et de rupture. Considérez seulement quelques repères : en 1898, Mallarmé meurt, juste après avoir publié ce qui est le manifeste de l'écriture contemporaine, *Un coup de dés jamais*… En 1905, Einstein invente la relativité restreinte, à moins que Poincaré ne l'ait précédé, et la théorie quantique de la lumière. En 1900, Freud publie *La Science des rêves*, donnant à la révolution psychanalytique son premier chef-d'œuvre systématique. À Vienne toujours, pendant ce temps, en 1908, Schoenberg fonde la possibilité d'une

musique non tonale. En 1902, Lénine a créé la politique moderne, création déposée dans *Que faire ?* C'est tout aussi bien de ce début de siècle que datent les immenses romans de James ou de Conrad, et que s'écrit l'essentiel d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, que mûrit l'*Ulysse* de Joyce. Initiée par Frege, avec Russell, Hilbert, le jeune Wittgenstein et quelques autres, la logique mathématisée et son escorte, la philosophie langagière, se déploient tant sur le continent qu'au Royaume-Uni. Mais voici que vers 1912 Picasso et Braque bouleversent la logique picturale. Husserl, dans son acharnement solitaire, déplie la description phénoménologique. Parallèlement, de puissants génies comme Poincaré ou Hilbert refondent, dans la descendance de Riemann, de Dedekind et de Cantor, le style entier des mathématiques. Juste avant la guerre de 14, dans le petit Portugal, Fernando Pessõa fixe à la poésie des tâches herculéennes. Le cinéma lui-même, à peine inventé, trouve avec Méliès, Griffith, Chaplin ses premiers génies. On n'en finirait pas d'énumérer les prodiges de cette brève période.

Or, tout de suite après, c'est comme une longue tragédie dont la guerre de 14-18 va fixer la couleur, celle de l'utilisation sans état d'âme du matériau humain. Il y a bien un esprit des années 30. Il est loin d'être stérile, nous y reviendrons. Mais il est aussi massif et violent que celui du début du siècle était inventif et délié. Il y a énigme quant au sens de cette succession.

Ou problème. Demandons-nous ceci : les terribles années 30, ou 40, et encore 50, avec les guerres mondiales, les guerres coloniales, les constructions politiques opaques, les massacres de masse, les entreprises gigantesques et précaires, les victoires dont le coût est si élevé qu'on dirait des

défaites, tout cela est-il en rapport, ou en non-rapport, avec l'envoi en apparence si lumineux, si créateur, si civilisé, que constituent les premières années du siècle ? Entre ces deux morceaux du temps, il y a la guerre de 14. Quelle est dès lors la signification de cette guerre ? De quoi est-elle le résultat, ou le symbole ?

Disons qu'on n'a aucune chance de résoudre ce problème si on ne se souvient pas que la période bénie est aussi celle de l'apogée des conquêtes coloniales, de l'emprise européenne sur la terre entière, ou presque. Et qu'ainsi, ailleurs, loin, mais aussi tout près des âmes, et dans chaque famille, la servitude et le massacre sont déjà présents. Dès avant la guerre de 14, il y a l'Afrique, livrée à ce que quelques rares témoins ou artistes diront être une sauvagerie conquérante et bien-pensante[1]. Moi-même, je regarde avec effroi ce dictionnaire Larousse de 1932, transmis par mes parents, où, au registre, traité comme évident pour tous, de la hiérarchie des races, on dessine le crâne du nègre entre celui du gorille et celui de l'Européen.

Après deux ou trois siècles de déportation de la viande humaine aux fins d'esclavage, la conquête achève de faire de l'Afrique le revers d'horreur de la splendeur européenne, capitaliste et démocratique. Et cela continue aujourd'hui. Il y a dans la noire fureur des années 30, dans l'indifférence à la mort, quelque chose qui vient certes de

1. Parmi les rares témoignages d'artistes français du siècle sur la sauvagerie de la colonisation, citons évidemment le *Voyage au Congo* de Gide. Mais aussi une toute petite chose, une des *Chansons madécasses* de Maurice Ravel, celle qui répète : « Méfiez-vous des Blancs, habitants du rivage. » Ravel est un homme qui a refusé la Légion d'honneur parce que le gouvernement français soutenait toutes les manœuvres possibles et imaginables, en Russie, contre la révolution bolchevique.

la Grande Guerre et des tranchées, mais qui vient aussi, comme un retour infernal, des colonies, de la façon dont là-bas on envisage les différences dans l'humanité.

Admettons que notre siècle soit celui où, comme le disait Malraux, la politique est devenue la tragédie. Qu'est-ce qui, au début du siècle, dans l'envoi doré de la « Belle Époque », préparait cette vision des choses ? Au fond, à partir d'un certain moment, le siècle a été hanté par l'idée de changer l'homme, de créer un homme nouveau. Il est vrai que cette idée circule entre les fascismes et les communismes, que les statues sont un peu les mêmes, celle du prolétaire dressé au seuil du monde émancipé, mais aussi celle de l'Aryen exemplaire, du Siegfried terrassant les dragons de la décadence. Créer un homme nouveau revient toujours à exiger que l'homme ancien soit détruit. La discussion, violente, irréconciliée, porte sur ce qu'est l'homme ancien. Mais dans tous les cas, le projet est si radical qu'on ne compte pas, dans sa réalisation, la singularité des vies humaines –, il n'y a là qu'un matériau. Un peu comme, arrachés à leur harmonie tonale ou figurative, les sons et les formes étaient, pour les artistes de l'art moderne, des matériaux dont on doit reformuler la destination. Ou comme les signes formels, destitués de toute idéalisation objective, projetaient les mathématiques vers un achèvement mécanisable. Le projet de l'homme nouveau est en ce sens un projet de rupture et de fondation qui soutient, dans l'ordre de l'histoire et de l'État, la même tonalité subjective que les ruptures scientifiques, artistiques, sexuelles du début du siècle. Il est donc possible de soutenir que le siècle a été fidèle à son prologue. Férocement fidèle.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aujourd'hui ces catégories sont mortes, que nul ne se soucie plus de créer politi-

quement un homme nouveau, qu'au contraire on demande de toutes parts la conservation de l'homme ancien, et celle de tous les animaux en péril par-dessus le marché, voire celle du vieux maïs ; et que justement, c'est aujourd'hui, avec les manipulations génétiques, qu'on s'apprête à changer réellement l'homme, à modifier l'espèce. Ce qui fait toute la différence est que la génétique est profondément apolitique. Je crois même pouvoir dire qu'elle est stupide, ou du moins qu'elle n'est pas une pensée, tout au plus une technique. Il est donc cohérent que la condamnation du projet politique prométhéen (l'homme nouveau de la société émancipée) coïncide avec la possibilité technique, et en dernier ressort financière, de changer la spécificité de l'homme. Car ce changement ne correspond à aucun projet. Nous apprenons par les journaux que c'est possible, que nous pourrons avoir cinq pattes, ou être immortels. Et cela arrivera justement parce que ce n'est pas un projet. Cela arrivera dans l'automatisme des choses.

Nous vivons en somme la revanche de ce qu'il y a de plus aveugle et de plus objectif dans l'appropriation économique de la technique, sur ce qu'il y a de plus subjectif et de plus volontaire dans la politique. Et même, en un sens, la revanche du problème scientifique sur le projet politique. Car c'est ainsi : la science, et c'est sa grandeur, a des problèmes ; elle n'a pas de projet. « Changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond »[1] a été un projet

1. Dans la phase initiale de la Révolution culturelle, des dirigeants, parmi lesquels Lin Biao, ont soutenu le mot d'ordre : « Changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond. » On a vu très tôt que ce changement des profondeurs humaines exigeait en tout cas, pour des résultats fort aléatoires, une dictature de fer et des règlements de comptes de la plus rare violence. Aussi bien cet accouchement forcé de l'homme nouveau a-t-il été,

révolutionnaire, sans doute un mauvais projet, et c'est devenu un problème scientifique, ou peut-être seulement technique, en tout cas un problème qui a des solutions. On sait le faire, ou on saura.

Évidemment, on peut demander : que faire du fait qu'on sait le faire ? Mais pour répondre à cette question, il faut un projet. Un projet politique, grandiose, épique, violent. Croyez-moi, ce ne sont pas les benoîtes commissions d'éthique qui vont répondre à la question : « Que faire de ce fait : la science sait faire un homme nouveau ? » Et comme il n'y a pas de projet, ou tant qu'il n'y a pas de projet, l'unique réponse est bien connue. C'est le profit qui dira quoi faire.

Mais enfin, jusqu'au bout, le siècle aura bien été le siècle de l'avènement d'une autre humanité, d'un changement radical de ce qu'est l'homme. Et c'est en ce sens qu'il sera resté fidèle aux extraordinaires ruptures mentales de ses premières années. Seulement, on sera passé, peu à peu, de l'ordre du projet à celui des automatismes du profit. Le projet aura beaucoup tué. L'automatisme aussi, et il continuera, mais sans que personne puisse nommer un responsable. Convenons, pour en rendre raison, que le siècle a été l'occasion de vastes crimes. Ajoutons que ce n'est pas fini, sinon qu'aux criminels nominaux succèdent des criminels aussi anonymes que le sont les sociétés par actions.

---

dans une séquence ultérieure, dénoncé comme un excès « gauchiste ». Lin Biao lui-même, porté au pinacle en 1969, a laissé sa vie dans ce contre-courant en septembre 1971, probablement liquidé dans les couloirs d'une réunion des dirigeants. L'épisode reste couvert, en Chine, par le secret d'État.

18 novembre 1998

2. La Bête

NOTRE méthode étant de partir des voies et façons selon lesquelles le siècle se rapporte à lui-même, le poème du poète russe Ossip Mandelstam qui s'appelle *Le Siècle* est sans aucun doute un document exemplaire. Et d'autant plus qu'il est écrit dans les années 20, juste après la guerre de 14 et pendant les premières années du pouvoir bolchevique.

Mandelstam[1] est aujourd'hui reconnu comme un des plus grands poètes du siècle. Il n'en va évidemment pas de même dans les années qui nous occupent. Ce n'est cependant pas un écrivain obscur. Il a traversé la frénésie formelle des écoles poétiques de l'avant-guerre. Il est aussi, à sa façon, un homme de la guerre et de la révolution. Ce qui se passe de violent et d'inouï dans son pays le touche et suscite sa méditation poétique. Dans les années 30, il sera certes une sorte de révolté artiste contre le despotisme stalinien, sans jamais envisager que son destin puisse être ailleurs qu'en URSS, ni devenir un véritable opposant politique. Son jugement est toujours arrimé à la poésie, ou à la

1. Pour les poèmes de Mandelstam des années 20, on se référera au petit volume *Tristia et autres poèmes* (Gallimard, 1982), où le choix et la traduction de poèmes sont faits par François Kérel.

pensée très subtile qui l'entoure. Il est arrêté une première fois en 1934 après avoir écrit un poème sur Staline[1], poème

1. Voici le poème sur Staline, dans une traduction (rythmée et rimée) de François Kérel :

Nous vivons sans sentir sous nos pieds de pays,
Et l'on ne parle plus que dans un chuchotis,

Si jamais l'on rencontre l'ombre d'un bavard
On parle du Kremlin et du fier montagnard.

Il a les doigts épais et gras comme des vers
Et des mots d'un quintal précis comme des fers.

Quand sa moustache rit, on dirait des cafards,
Ses grosses bottes sont pareilles à des phares.

Les chefs grouillent autour de lui – la nuque frêle.
Lui, parmi ces nabots, se joue de tant de zèle.

L'un siffle, un autre miaule, un autre encore geint –
Lui seul pointe l'index, lui seul tape du poing.

Il n'est pas inintéressant de comparer ce poème russe des années 30 à un poème français de 1949, signé Paul Eluard, et dont je donne ici quelques fragments :

Et Staline dissipe aujourd'hui le malheur
La confiance est le fruit de son cerveau d'amour
La grappe raisonnable tant elle est parfaite

Grâce à lui nous vivons sans connaître d'automne
L'horizon de Staline est toujours renaissant
Nous vivons sans douter et même au fond de l'ombre
Nous produisons la vie et réglons l'avenir
Il n'y a pas pour nous de jour sans lendemain
D'aurore sans midi de fraîcheur sans chaleur […]

Car la vie et les hommes ont élu Staline
Pour figurer sur terre leur espoir sans bornes

Penser la subjectivité du siècle quant à la sous-espèce stalinienne du genre nommé « communisme », c'est en somme penser l'écart de ces deux

qui est plus une sorte d'avertissement sardonique et amer qu'un poème de critique politique. Mandelstam, homme imprudent, homme dont la confiance en la pensée est naïve, a montré ce poème à une douzaine de personnes, ce qui est probablement huit ou neuf de trop. Tout le monde le croit perdu, mais il est libéré après une intervention personnelle du Chef. C'est un de ces effets de théâtre qui, en direction des artistes, plaisent aux despotes. Staline a téléphoné à Pasternak en pleine nuit pour lui demander si Mandelstam était vraiment un grand poète de la langue russe. Devant la réponse affirmative de Pasternak, la très probable déportation mortelle est commuée en assignation à résidence. Ce n'est cependant que partie remise. Mandelstam sera pris dans les grandes purges de l'année 1937 et mourra en extrême Asie, sur le chemin des camps.

Le poème que nous étudions est bien antérieur, il date de 1923. En 1923, il règne une activité intellectuelle intense[1]. Le devenir de l'URSS est encore en suspens. Mandelstam a la conscience poétique que quelque chose de fondamental est en jeu dans le devenir chaotique de son

---

textes, sans s'empresser de dire que Mandelstam avait raison et Eluard tort, ce qui, à certains égards évidents, ne produit néanmoins aucun effet de pensée. Il est plus intéressant de considérer sans détour la *vérité* de l'énoncé de l'ex-surréaliste Eluard, à savoir que le nom « Staline » désignait effectivement, pour des millions de prolétaires et d'intellectuels, le pouvoir de vivre « sans connaître d'automne », et surtout celui de produire la vie sans avoir à douter.

1. Les Mémoires de la femme de Mandelstam, Nadejda – *Contre tout espoir*, 3 volumes, traduction du russe de Maya Minoustchine (Gallimard, 1975) –, sont un document tout à fait intéressant sur la vie de l'intelligentsia sous le pouvoir soviétique, et sur les étapes qui mènent de l'activisme des années 20 aux craintes, aux silences et aux « disparitions » des années 30. On y apprend par exemple que Jejov, le grand organisateur de la Terreur de 1937,

pays. Il essaie d'éclaircir pour lui-même l'énigme de ce moment d'incertitude et de bascule, dont il s'inquiète. Lisons d'abord le poème entier. Je le donne dans une traduction nouvelle, due aux efforts de Cécile Winter et de moi-même, mais fortement tributaire des tentatives antérieures d'Henri Abril, de François Kérel et de Tatiana Roy.

Siècle mien, bête mienne, qui saura
Plonger les yeux dans tes prunelles
Et coller de son sang
Les vertèbres des deux époques ?
Le sang-bâtisseur à flots
Dégorge des choses terrestres.
Le vertébreur frémit à peine
Au seuil des jours nouveaux.

Tant qu'elle vit la créature
Doit s'échiner jusqu'au bout
Et la vague joue
De l'invisible vertébration.
Comme le tendre cartilage d'un enfant
Est le siècle dernier-né de la terre.
En sacrifice une fois encore, comme l'agneau,
Est offert le sinciput de la vie.

---

où les gens furent fusillés par dizaines de milliers et déportés par centaines de milliers, était justement un intellectuel raffiné, bien connu dans le milieu des poètes et des écrivains. De façon générale, la passion d'être confronté au « noyau dur » de l'action portait nombre de membres de l'intelligentsia vers les fonctions policières ou les services secrets. C'est ce qu'on verra aussi en Angleterre, où le « communisme » des intellectuels de Cambridge se manifestera principalement par leur aptitude à l'espionnage et à l'infiltration. On peut tenir ces trajets pour des variantes perverses de la passion du réel.